

Comptes rendus

Guerres mondiales et conflits contemporains

2020/4 N° 280 / p. 159-161.

Sur la Seconde Guerre mondiale

Limore Yagil, *Les « Anonymes » de la Résistance en France 1940-1942 : motivations et engagements de la première heure*, SPM, 2019, 460 p.

L'auteure Limore Yagil, historienne franco-israélienne et spécialiste de la France sous l'Occupation, a déjà publié une dizaine d'ouvrages. Depuis les travaux de Robert Paxton, l'historiographie française a développé un discours mettant en accusation les fonctionnaires français appliquant tels des séides les lois et les ordonnances en vigueur pendant l'Occupation. Le commun des Français est également accusé soit de collaborationnisme ou de passivité face aux pires atrocités. Grâce à de nombreux documents d'archives étudiés par Limore Yagil depuis une dizaine d'années, son livre met à mal nombre d'idées reçues et montre que même au cœur du système pétainiste, il était possible de contrevenir aux ordres. Un livre qui met en évidence la diversité des formes et des milieux et des motivations qui pouvaient conduire à résister.

Il est important de rappeler que la résistance ne s'est pas seulement incarnée à Londres dès le 18 juin 1940 ou dans les milieux communistes après le 22 juin 1941. En période de guerre et d'occupation, les attitudes sont plus complexes. On ne peut pas classer uniquement les gens comme « collabos » ou « résistants », il existe de nombreuses zones grises à étudier, pour mieux comprendre notamment comment en France on a sauvé 75 % des juifs, soit beaucoup plus que dans les autres pays de l'Europe occidentale – Hollande, Belgique, Italie notamment. Limore Yagil décrit la résistance au quotidien, la résistance « spontanée » (aider un aviateur allié tombé du ciel, héberger des juifs ou des prisonniers évadés) et la naissance des premiers réseaux. On parle ici d'actes de résistances isolés, sans organisation pour faire comprendre à l'occupant qu'il n'est pas chez lui. Avec des risques énormes, parfaitement acceptés par leurs acteurs. Le livre est un hommage mérité aux « petits », aux « discrets », à ceux qui ont, avec une totale abnégation, manifesté concrètement très tôt et dans le secret leur refus de la défaite.

En treize grands chapitres, l'auteure nous fait connaître par le menu ces innombrables manifestations de « résistance » (dans une acceptation assez large du

terme qui comprend la désobéissance civile). Elle rappelle que dès l'été 1940 les premières actions de sabotage (lignes téléphoniques en particulier) ont lieu, parfois de façon tout à fait artisanale. Elle observe qu'il s'agit souvent d'une résistance locale (frontière suisse, région toulousaine, Bretagne, etc.), professionnelle (les militaires, les médecins, les enseignants, les policiers, artistes, paysans, fonctionnaires) ou nationale (les Belges, les Polonais, etc.), et n'oublie pas la « résistance spirituelle » des membres du clergé, allant de la prise de position personnelle à l'engagement actif, notamment dans les filières d'évasion. Son travail modifie l'idée reçue selon laquelle la majorité de la population se serait « arrangée » avec l'Occupation, voir avec l'Occupant.

Nombreux sont les Français qui ont transgressé la légalité et pratiqué la désobéissance civile sans avoir été pour autant membre d'un réseau ou proche idéologiquement d'un parti. Y compris des fonctionnaires travaillant pour le gouvernement de Vichy (militaires, gendarmes, policiers, agents administratifs). Les classifications « gauche et droite » n'ont aucun sens pour comprendre le phénomène du sauvetage, mais ce sont les attitudes individuelles qui sont durant cette période exceptionnelles. L'auteure ne se focalise pas sur l'appartenance idéologique et politique des uns et des autres pour comprendre. Ce qui est important c'est l'attitude de l'individu, ses liens avec les autres. Tous les résistants n'ont pas pris des risques pour secourir des juifs, et tous les pétainistes n'ont pas dénoncé des juifs et n'ont pas appliqué les lois de Vichy et les ordonnances allemandes pour arrêter et déporter les juifs. Ainsi même des catholiques, parmi les plus réactionnaires, ont pris des risques pour secourir des juifs et ceci dès 1940. Cela ne signifie pas que tous les catholiques sont devenus philosémites, mais certains ont décidé de cacher, de faire passer la ligne de démarcation ou la frontière, à des juifs qui autrement auraient été arrêtés. L'auteure note aussi les efforts déployés au sein de l'armée de Vichy pour camoufler le matériel militaire qui aurait dû être livré à l'occupant et qui a été dissimulé dans des châteaux, des fermes, des monastères.

Limore Yagil note que la résistance civile » fut largement plus importante que celle de la résistance « armée ». En 1947, la création du statut de « résistant » a privilégié l'engagement militaire pour incarner l'esprit de résistance, alors que pour Limore Yagil la France fut majoritairement une terre de désobéissance civile. On parle ici d'une « société de non-consentement » comme le dira Geneviève de Gaulle à propos de la désobéissance civile des Français, une société nourrie par des réseaux de solidarités très efficaces, en particulier dans les milieux ruraux.

L'auteure souligne aussi l'importance des jeunes dans cette forme de résistance. Qu'ils soient lycéens, étudiants ou même écoliers pour certains, ils sont nombreux et n'hésitent pas à prendre de gros risques comme messagers, agents de liaisons ou guides dans les zones rurales. D'où l'importance des organisations de jeunesse (laïques ou non) qui deviendront ainsi un véritable terreau pour la résistance. Enfin Limore Yagil n'oublie pas les femmes et rappelle qu'elles furent très nombreuses dans les filières d'évasion, première forme de résistance aux Nazis, comme les religieuses se mobilisant dans les hôpitaux et les hospices.

Cette activité désorganisée faite avec des moyens dérisoires en 1940-1941, permettra à la Résistance de devenir plus « crédible » et « sérieuse » à partir du milieu de l'été 1942. L'auteure termine en disant que c'est en sortant de l'ombre et en redécouvrant cette résistance civile non politisée que l'on pourra mieux comprendre l'évolution de la Résistance et « mieux comprendre notre passé national ». Au total, ce livre est une somme, peut être irremplaçable, sur les diffé-

rents aspects de la première résistance, celle de 1940-1942, en France ; une belle étude qui, au-delà de son intérêt pour notre connaissance de la Résistance, est aussi un hommage mérité aux « petits », aux « discrets », à ceux qui ont, avec une totale abnégation, manifesté concrètement très tôt et dans le secret leur refus de la défaite.

Serge BARCELLINI

Après 1945

Raphaël Ramos, *Une chimère américaine. Genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2018, 214 pages.

Dans quelle mesure les caractéristiques durables d'un appareil de renseignement sont-elles déterminées par ses origines ? Raphaël Ramos répond à cette question à propos des États-Unis dans le livre issu de sa thèse de doctorat, soutenue à l'université Montpellier 3. À cet effet, il se penche sur la présidence Truman (1945-1953) et exploite de nombreuses sources déclassifiées grâce au *Freedom of Information Act* (FOIA). L'étude ne se limite pas à la création de la CIA mais s'étend à l'ensemble des services de renseignement afin de montrer la constitution progressive d'une vaste « communauté du renseignement » aux États-Unis. Elle distingue trois périodes. Dans l'immédiat après-guerre se pose la question de la centralisation du renseignement alors que la paix est revenue. Entre 1947 et 1950, la mise en place d'un nouveau système de renseignement est ralentie par les rivalités qui opposent les différents services en charge de la sécurité nationale. À partir de 1950, sous le choc du début de la guerre en Corée, le système achève sa mue en une « communauté du renseignement ».

Crucial, le sujet n'en reste pas moins aride. Il exige de plonger dans des structures administratives profondément réorganisées à Washington pendant les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale : l'appareil en charge de la défense est refondé, de nouveaux services sont créés, les compétences existantes sont redistribuées et les querelles de personnes ne sont pas anecdotiques. Cette immersion constitue un exercice difficile. Raphaël Ramos réussit le tour de force d'en sortir avec un livre court, clair et convaincant. Il y a là le résultat d'une démarche méticuleuse qui exploite méthodiquement l'abondante littérature produite par la bureaucratie américaine. Mais l'analyse ne se perd pas pour autant dans une accumulation érudite et veille à revenir de manière régulière aux grands enjeux du sujet : l'argumentation générale, solidement étayée, n'est jamais perdue de vue et reste serrée. Enfin, l'ensemble est servi par une écriture élégante, ce qui ne gâche rien.

Plusieurs leçons s'imposent à la lecture de l'ouvrage. Tout d'abord, l'héritage de la Seconde Guerre mondiale fut déterminant, en particulier pour l'acquisition de capacités de renseignement impliqua de surmonter des obstacles de différentes natures. Ceux-ci furent d'abord institutionnels puisque la question de la coordination se posa alors que les agences et les forces armées rivalisaient dans le cadre d'une grande refonte bureaucratique. S'y joignirent des réticences culturelles à